

Les
PETITES
FUGUES



Agence Livre
& Lecture
Bourgogne-
Franche-Comté

Les Petites Fugues, festival littéraire itinérant
du 19 novembre au 1^{er} décembre 2018

Nicolas Cavallès



©Nicolas Cavallès

Biographie

Nicolas Cavallès est né en 1981 à Saint-Jean-sur-Veyle (comme François Leguat). Spécialiste de l'œuvre de Cioran, il a étudié les lettres classiques et la philosophie, à Lyon et à Bucarest. Traducteur du roumain, il a édité les œuvres françaises de Cioran dans la « Bibliothèque de la Pléiade » (Gallimard, 2011). Il est l'auteur de plusieurs essais de critique littéraire, dont *Cioran malgré lui. Écrire à l'encontre de soi* (CNRS Éd., 2011), et *L'Élegance et le Chaos. Correspondance de Catherine Pozzi* (Non Lieu, 2011). Depuis 2013, il dirige la maison d'édition Hochroth-Paris, dédiée à la poésie. *Vie de monsieur Leguat*, son premier roman, a remporté le prix Goncourt de la Nouvelle 2014.

Bibliographie sélective

- *Le Mort sur l'âne*, Les Éditions du Sonneur, 2018
- *Les Huit Enfants Schumann*, Les Éditions du Sonneur, 2016
- *Pourquoi le saut des baleines*, Les Éditions du Sonneur, 2015. Prix Gens de mer 2015
- *Vie de monsieur Leguat*, Les Éditions du Sonneur, 2013. Prix Goncourt de la Nouvelle 2014

Présentation sélective des ouvrages

***Le Mort sur l'âne*, Les Éditions du Sonneur, 2018**



Au gré des pérégrinations d'un âne, Nicolas Cavallès dresse un portrait atypique de l'île Maurice. Un voyage à l'intérieur de ces terres à la toponymie si particulière, propice à une réflexion menée avec humour sur l'idée paradoxale que la civilisation, dans son appétit de découvertes et dans son effort pour rendre le monde toujours plus « vivable », fait en réalité œuvre de destruction.

Les Éditions du Sonneur

Extrait de l'ouvrage

« Il était impossible, hélas, qu'une île de mille huit cents kilomètres carrés restât immaculée : sur cette miette égarée de l'Afrique ou de l'Inde, Dame Nature ne fit naître aucun aborigène, mais l'humain ne put s'empêcher de venir s'y promener et y vivre, d'en violer la barrière de corail. Il n'est guère plus envisageable, hélas, que tous les habitants de notre île, absolument tous, acceptent un jour de la quitter, de la rendre à sa pureté originelle – celle des déserts, de Dieu ou du Néant. Le miracle serait déjà formidable, qui empêcherait qu'aux riverains ne s'ajoutent chaque jour, flux et reflux diarrhéique via le côlon aérien, les milliers de touristes venus la souiller quelques jours et la fuir à jamais. »

Extraits de presse

Article paru dans *En attendant Nadeau*, 2018, Gabrielle Napoli

Toponymie de Maurice.

Le Mort sur l'âne, nouveau récit de Nicolas Cavaillès, est un texte pour le moins déroutant. Son sujet, tiré d'un conte créole anonyme du XIX^e siècle dans lequel un âne transporte malgré lui un cadavre, rappelle l'intérêt de l'auteur pour le monde animal. Nicolas Cavaillès avait en effet exploré l'univers des cétacés dans le surprenant *Pourquoi le saut des baleines*, paru en 2015. Nous retrouvons dans *Le mort sur l'âne* des éléments déjà remarquables dans les précédents récits de l'auteur : une précision et une attention quasi scientifiques, ici sur la toponymie de l'île Maurice, qui imitent parfois une tentative d'épuisement du sujet mais qui sont toujours liées à une réflexion aux accents métaphysiques, tout en étant puissances de création poétique. Nicolas Cavaillès joue avec le langage et avec le réel dans sa plus stricte matérialité pour inviter son lecteur à un voyage totalement inattendu.

Le héros de cette légende qu'un étrange narrateur décide de raconter est donc ce vieil âne gris « éreinté par trois décennies passées à porter des sacs de jute et à engrosser des ânesses comme des juments », dans les oreilles duquel sont camouflés de petits œufs mouchetés de moineaux. Cet âne, ou « *bourik* » pour être fidèle à son nom créole, « *vieille bête passablement lasse, solitaire et goguenarde* », à « *l'instinct vital flageolant* », est chargé d'un fardeau totalement insolite, qui signe sa délivrance – il est enfin détaché de son piquet par deux drôles d'humains –, mais cette délivrance ne peut le conduire qu'à sa propre mort. Et le lecteur de suivre les déambulations de l'animal et de son cadavre hurlant dans la nuit, pérégrinations au cours desquelles les lieux arpentés deviennent le sujet de l'écriture, en apparence tout du moins.

L'invitation à ce drôle de voyage est celle d'un auteur qui fait délibérément le choix des méandres et de l'incertitude. En dédiant *Le Mort sur l'âne* au poète martiniquais Monchoachi, Nicolas Cavaillès annonce qu'il sera question d'un « *récit essentiel des destins insulaires* », par ces « *lignes d'errance, ces fables et légendes perdues, glanées au hasard des routes* ». Et d'évoquer la volonté de rendre aux lieux leur essence cachée, par le langage, volonté associée à une réflexion sur le lien entre ce qui est nommé et celui qui nomme. Nommer est un acte tout autant politique que poétique, et Nicolas Cavaillès élabore dans ce récit aux charmes étranges une réflexion sur le pouvoir politique du langage, contre lequel la fable poétique lutte. C'est en tous cas ce qui semble être une partie du propos du *Mort sur l'âne*, sans pour autant que l'entreprise puisse, de l'aveu même du narrateur, échapper à l'échec [...] Et c'est sans aucun doute le sens de la présence de Baudelaire, qui a séjourné à Maurice quelques semaines, et du musicien Kaya, dont la légende s'arrêta brutalement, mort dans des circonstances peu claires à la prison d'Alcatraz à Port-Louis après avoir été arrêté pour avoir fumé de la gandia, lors d'un concert en faveur de sa dépénalisation. Ces deux figures de l'indomptable surgissent aux côtés de l'âne chargé du mort, hommage peut-être à une liberté pourtant fatale, associations inattendues et déroutantes.

Vision politique autant que poétique et métaphysique, *Le Mort sur l'âne* surprend par son caractère à la fois décousu et extrêmement resserré, à l'instar peut-être du périple asinien. L'accent mis sur l'errance est rendu par la structure même du récit. Divisé en quarante courtes sections, dont certaines se déclinent en bis, ter et même quater, selon une règle qui semble échapper à l'attention du lecteur, rendant au désordre sa suprématie sur un monde policé, il a donc pour héros cet âne, espèce introduite à Maurice par les Français. Mais c'est probablement l'île Maurice qui constitue le centre du récit, île aux reliefs qui prennent des caractères sexuels parfois explicites, île aux toponymes surprenants qui sont un monde à eux seuls, et que le narrateur fasciné égrène à la manière d'une litanie.

[...] C'est très probablement de cette étrange voix narrative qu'émane une désespérance, parfois légèrement ironique, qui fait du *Mort sur l'âne* un texte inclassable, sombre, sourdement tragique, par lequel le lecteur est progressivement englouti, un récit volontiers déceptif, à l'image d'une faille que rien ne peut combler, et dans lequel il ne semble plus exister aucun espoir, et surtout plus aucun désir.

Article publié dans la revue *Études*, avril 2018, Agnès Mannooretonil

C'est l'histoire d'un âne sur l'île Maurice, qui porte un cadavre sur le dos. Ce mort est pour l'âne un fardeau lourd et encombrant qui, de chargement imprévu, devient un tourment intolérable – car le mort hurle de surcroît, poussant des cris qui percent jusqu'à l'âme du pauvre *bourik*, dont les yeux rivés au sol ne peuvent plus guider les pas. Est-ce le monde, est-ce l'Humanité, est-ce le récit lui-même qui est ainsi figuré par la folle course du bourricot condamné à la faim et à l'épuisement ? Quand une histoire devient absurde, on lui prête, par habitude d'homme (aux ânes sont épargnés ce genre d'exercices), la signification cachée des rêves et des poèmes et on se met à *déchiffrer* sans relâche, au risque du fourvoiement. Nicolas Cavaillès, que l'on sait aussi expert en sauts de baleine et en folie romantique (*Pourquoi le saut des baleines*, Le Sonneur, 2015 ; *Les Huit Enfants Schumann*, Le Sonneur, 2017), s'amuse un temps de cette soif inextinguible de cohérence, et étourdit son lecteur des sens possibles de sa légende asinienne.

D'un « trou » à l'autre de l'île Maurice, au gré des errements de l'âne, il joue au guide touristique façon proustienne, égrenant de savoureuses listes toponymiques, il joue au conteur, nous mystifiant d'anecdotes baudelairiennes, coloniales et exotiques, il joue, entre feinte crânerie et vrai lyrisme, à l'autobiographe solitaire et philosophique. Et puis, quand il nous a bien tournés et retournés dans les ressauts d'une prose rusée et virulente, il nous abandonne sans ressources devant le spectacle de l'île pourrissant de ses jardins et de ses pauvretés, muette de révoltes oubliées et vérolée de loisirs. Pauvres *bourik* que nous sommes, nous n'avons peut-être rien compris.

Article publié dans *Le Matricule des Anges*, 2018, Guillaume Contré

Comment parler d'un territoire qui peut s'avérer aussi précis que fantasmé, comment approcher sa diversité, son histoire, les tensions et les conflits que son existence suppose, comment évoquer sa beauté comme sa misère sans tomber dans les généralités toujours trop vagues, dans les grands discours factices et les métaphores creuses ? Comment parler, pour tout dire, d'une réalité quand la question de la légitimité de celui qui parle - son autorité, si tant est qu'il en ait une - peut forcément être mise en doute ? Voici des questions que non seulement Nicolas Cavaillès semble s'être posé au moment d'écrire *Le Mort sur l'âne*, mais auxquelles il a su trouver des réponses adéquates.

Ce livre difficile à classer (ce n'est ni un roman, ni une chronique, ni un reportage ; plutôt une errance réflexive, une dérive géographique, par moments une fable, à d'autres un essai) a pour objet l'île Maurice et comme personnage un âne qui " *s'achemine vers l'aurore de sa nuit d'errance* ". Celui-ci, en effet, tandis qu'il se trouvait tranquillement attaché à un piquet au fond d'un cratère éteint, se trouve soudain alourdi d'un " *fardeau informe, long et lourd* ", fixé par " *trois tours de corde* ". En réalité un cadavre en état avancé de putréfaction dont des inconnus se débarrassent en le confiant à une pauvre bête qui croyait naïvement pouvoir finir ses jours en paix. Le fil conducteur d'un récit qui n'est que digressions (signalées voire soulignées par de courts chapitres qui ne cessent de se démultiplier en bis, ter voire quater) devient la dérive nocturne d'un mulet qui avance à tâtons et quitte son cratère pour nous offrir une visite guidée de l'île Maurice, cette " *pyramide en ruines* ".

Mais l'âne, bien sûr, n'est pas le vrai personnage du livre et l'île Maurice n'est peut-être pas tant l'objet du texte que le prétexte géographique offert à l'écrivain pour traiter son sujet par la bande, à travers la question toponymique, comme s'il s'agissait de " dresser la liste de tous les lieux que l'île recèle dans son chaos ".

[...] Le cadavre arrimé contre sa volonté au dos de l'âne pourrait bien être une métaphore que l'auteur se garde bien de trop définir (car définir, ici, serait réduire). Celle par exemple de la putréfaction inhérente à toute idée de civilisation, comme si l'âne c'était l'île Maurice, " ce petit paradis touristique et fiscal ", et le cadavre les couches de béton et les hordes de touriste qui la font ployer. Un " paradis " grevé de " poches de pauvreté " comme autant d'autres trous béants (quoique cachés), mais dont les noms, là encore disent beaucoup.

L'âne, entretemps, poursuit sa route en supportant comme il peut sa charge nauséabonde. Il faudra bien qu'il arrive quelque part. " Et pourtant ", s'interroge l'auteur ou le narrateur, dont l'identité reste élastique, " ces lieux que l'âne traverse, ne sont-ce pas les mêmes que l'humain croit connaître et posséder parce qu'il les a nommés, mesurés, inscrits dans l'histoire ? ". Le lieu d'arrivée de l'animal pourrait d'ailleurs correspondre lui aussi à un nom inscrit dans l'histoire, qu'importe quelle soit petite ou grande.

Les Huit Enfants Schumann, Les Éditions du Sonneur, 2016



Nicolas Cavallès retrace dans cet ouvrage le destin du compositeur et de la pianiste Robert et Clara Schumann, et de leurs huit enfants, tous frappés – de près ou de loin – par l'impératif absolu de l'art. Il sonde ainsi les notions d'héritage et de transmission familiale, et offre une réflexion subtile sur l'enfance, l'individualité et l'infinie solitude de l'homme.

Les Éditions du Sonneur

Extrait de l'ouvrage

« Au malheureux musicien Robert Schumann il coûta quatre années pour épouser celle qu'il aimait : quatre années de tourments, de créations fiévreuses et de prostration muette, de colère et de frustration, d'exacerbation du désir et de zèle sacrificiel, tout un long traumatisme dû au père de la fiancée, lequel s'opposait avec fermeté, usant de menaces physiques, de séparations forcées ou de lettres anonymes diffamantes, à l'union de sa gracieuse fille Clara, enfant prodige du piano, avec un compositeur douteux, balbutiant, fantasque et flegmatique, bohémien soupçonné d'ivrognerie, dont le talent restait à prouver et la piètre situation financière à améliorer sans tarder, si la chose était seulement possible à cet énergumène instable dont la sœur s'était suicidée de tristesse et qui n'était pas insensible lui non plus à l'appel de la *Nuit*. »

Extraits de presse

Article paru dans *Le Monde*, mai 2016, Éric Chevillard

[...] Fut un temps où la condition de « fils de » était plus amère. On s'en convaincra aisément en lisant le passionnant récit de Nicolas Cavaillès, *Les Huit Enfants Schumann*, qui relate le destin de la progéniture du compositeur Robert Schumann (1810-1856) et de sa femme, Clara, pianiste réputée elle aussi. Qu'auront-ils connu, ces enfants du génie, quatre garçons et quatre filles ? L'insatisfaction, le renoncement, l'ennui, la solitude, la maladie et la mortification de tous leurs élans dans l'ombre d'un père aimant mais torturé par les tourments de la création, de l'angoisse et de la démence : « *Tous hurlèrent et pleurèrent pour leur père, à sa place à lui, l'adulte pénitent réduit à verser sur l'enfance perdue des larmes musicales.* »

Nicolas Cavaillès les convoque par ordre de disparition, ce qui brouille opportunément la chronologie biographique ordinaire, bien peu adaptée à l'existence rien moins que linéaire du compositeur, et qui donne une plus juste idée de ce que fut cette famille, dominée par la figure altière et sans merci de Clara. Le couple Schumann, forgé dans l'adversité et malgré l'inimitié du père de celle-ci, lutte « *non sans mal, jour après jour, pour défendre contre les devoirs ménagers et leur accablante routine ses compositions à lui (...) et le jeu de Clara* ». Et en effet, comme le fit un jour remarquer l'aphoriste Olivier Hervy, le poète maudit n'est pas l'artiste solitaire qui se chauffe à la bougie et à l'absinthe dans la solitude de sa mansarde, mais bien le père de famille chargé d'enfants qui cherche dans ces turbulences un recoin où travailler en paix.

[...] Portrait en creux de Schumann lui-même dont toutes ces ombres accusent le relief tourmenté, ce beau récit célèbre aussi la musique quand elle n'était pas encore une « *arme d'abrutissement de masse* » mais ne « *s'adressait qu'aux solitudes* ».

Article paru dans *L'Obs*, juin 2016, Alette Armel

La postérité littéraire de Pierre Michon est assurée. Amateurs de *Vies minuscules* arrachées à l'oubli de l'Histoire, d'écriture aiguisée et tendue sur le fil du langage, de plongée au cœur de notre « *océan d'intranquillité* » à travers le dépassement de l'échec d'écrire tout autant que de vivre, soyez rassurés ! Nicolas Cavaillès creuse son propre sillon.

Ses textes courts (70 pages) sont tellement inclassables qu'ils troublent jusqu'aux Académies : sélectionné pour le Goncourt du Premier Roman en 2014, sa *Vie de monsieur Leguat* a finalement obtenu le Goncourt de la Nouvelle.

Nicolas Cavaillès s'attache à la lutte menée « contre la fadeur de l'existence » par les baleines s'obstinant à sauter hors de l'eau (*Pourquoi le saut des baleines*, éditions du Sonneur et prix des Gens de mer 2015) ou par les membres de la fratrie issue de Robert et Clara Schumann (*Les Huit Enfants Schumann*, éditions du Sonneur, 2016) voués à « *la solitude inconsolable* » et à l'écrasement par le « *sentiment du néant* » qu'ils ont reçu en héritage.

Nicolas Cavaillès interroge ce qui « *appartient aussi bien à l'humanité* » dans des destins individuels tellement improbables qu'ils auraient dû ne jamais sortir de l'oubli. Ainsi François Leguat, gentilhomme huguenot du XVII^e siècle s'est-il forgé, sans le vouloir, « *un bien précieux : une histoire* ». À travers son périple au-delà de l'Océan, son naufrage sur l'île d'Eden, sa confrontation à

l'injustice à l'île Maurice et son existence d'homme marié sur le tard (soixante-dix ans) dans les bas-fonds de Londres, François Leguat a préservé sa liberté, jusqu'à sa mort à 96 ans, et il fait désormais figure de modèle : « *Lui qui a partout pris soin de vivre avec humilité reste ainsi un modèle à suivre, pour ceux qui veulent jusqu'à la mort maintenir la pureté de l'ailleurs.* »

Pousser le langage jusqu'à l'épure, densifier les phrases pour en resserrer le sens, ne conserver que l'essentiel des événements et l'essence des sensations et des sentiments, mener le récit au rythme des décennies plutôt que des jours qui s'étirent : Nicolas Cavallès est un orfèvre de l'écriture. Mais sa quête ne s'arrête pas là : il entraîne son lecteur dans l'exploration des réflexions scientifiques et philosophiques suscitées par le mystère du saut des baleines ; il lui fait partager son grand respect pour la force de résistance de Leguat, pour la persistance de son altruisme et pour son inépuisable optimisme ; il conclut son thrène sur le destin des enfants Schumann en les rapprochant des « enfants sauvages » et en nous invitant à une prise de conscience qui pourrait être salvatrice : « *Ainsi nourrissons-nous au fond de nous-mêmes, nous autres excroissances que l'on appelle adultes, à la fois l'obscur regret de notre animalité originelle, et une méconnaissance amère et lâche de cette créature aux mille visages et aux mille souffrances, muette et polymorphe, malléable et non moins fugitive, que l'on appelle enfant.* »

Entretien avec Nicolas Cavallès, *Médiapart*, mars 2017, Juliette Keating

Nicolas Cavallès répond aux questions des animatrices et des adhérents de l'association de lecteurs « les Filles du loir » autour de son livre *Les Huit Enfants Schumann*. Dans ces chroniques des vies tourmentées des enfants de la concertiste Clara Schumann et de son mari compositeur, Nicolas Cavallès s'interroge sur l'enfance et sur la création.

Filles du loir : Comment en êtes-vous arrivé à écrire un livre consacré aux enfants du compositeur Schumann ?

Nicolas Cavallès : Il y a une dimension imprévisible mais chaque livre est le fruit d'une nécessité, chacun de mes livres est lié au questionnement d'une période de ma vie. Pour *Les huit enfants Schumann*, j'ai senti le besoin d'écrire sur l'enfance. Je connaissais leur existence, parce que je m'intéressais à leur père, Robert Schumann, mais ils me hantaient. J'ai donc renoncé à un autre projet pour me consacrer à leur histoire précisément. Ce sont des personnages réels dont on sait assez peu de choses, j'ai ressenti une grande curiosité pour ces vies méconnues.

Filles du loir : Dans les premières lignes, vous expliquez au lecteur qu'il ne s'agit pas d'un livre sur Robert Schuman, avec un seul n, le père de l'Europe, « cet humaniste et homme de foi qui jamais ne connut aucune femme. » Pourtant vous développez sur une page la biographie de cet homonyme. Pourquoi avoir commencé de cette manière-là, comme en donnant une fausse piste au lecteur ?

Nicolas Cavallès : J'ai ajouté cela à la fin, après avoir écrit tout le reste. J'aurais pu écrire la vie de Robert Schuman, avec un seul n : c'est un personnage qui a eu un destin extraordinaire. Il a perdu ses parents assez tôt dans la vie et n'a pas eu d'enfants. C'est une esquisse de vie parallèle, comme on en faisait autrefois, qui m'a permis d'introduire ces deux questions : qu'est-ce qu'être orphelin ? Qu'est-ce que le fait d'avoir ou non des enfants ? L'homonymie de ces deux personnages sert d'excuse pour lancer le thème du livre.

Filles du loir : Ce qui est frappant dans votre livre, c'est le rapport entre l'Histoire et la fiction. Très souvent, vous vous référez à des essais, à des lettres, à des témoignages, notamment au travail

d'Eugénie Schumann. On a parfois l'impression vous vous justifiez : « Non, ça n'est pas inventé, ça a bien été dit ! » Quelle a été la démarche préparatoire à l'écriture ?

Nicolas Cavallès : Je ne parviens pas à prendre certaines libertés vis-à-vis de personnages réels, et notamment je n'arrive pas à les faire parler, c'est trop dangereux pour moi. D'où le besoin de citer, de donner la parole aux personnages eux-mêmes quand on a une trace, un document qui le permet. La principale source, ce sont les souvenirs rassemblés par Eugénie, l'avant-dernière des huit enfants de Schumann, sa dernière fille. Mais c'est bien sûr un récit subjectif, avec plein de non-dits, beaucoup de choses sont passées sous silence. Eugénie Schumann n'a pas connu son père, elle n'en a pas de souvenir direct. C'était quelqu'un de très sensible qui en a beaucoup souffert et qui a beaucoup œuvré au mythe Schumann, avec tous les excès propres à une fille qui ne peut être objective sur le récit de la vie de son père. Il y a un effort de ma part pour remettre en contexte, reprendre, raconter ce qui a été tu, les tabous de la famille. La dimension informative me tenait à cœur y compris pour le personnage de Schumann. Bien sûr, je n'ai pas épuisé le sujet. Schumann est un personnage éminemment complexe et sur la question de sa folie personne n'a su expliquer encore ce qui lui était arrivé. Mais j'avais besoin d'avancer dans le réel.

Filles du loir : Le personnage de Clara Schumann donne à ces existences une tonalité encore plus tragique dans la façon que vous avez de décrire les événements.

Nicolas Cavallès : Clara Schumann a pris une importance plus grande que celle que j'avais crue au départ. Évidemment, elle a joué un rôle très important dans la vie de tous ses enfants. C'est une figure assez complexe, qui a eu elle-même une enfance très particulière. Mais dans sa manière d'élever ou de ne pas élever ses enfants, il y a beaucoup de choses à dire. Bien sûr on trouve de nombreux livres sur Robert Schumann ou Clara Schumann, mais dans ces livres, on a juste un paragraphe dans lequel est casée la liste des huit prénoms et on passe à autre chose. Alors que cette réalité, ces huit enfants, ont joué un très grand rôle dans le destin de Clara Schumann, même si elle en a confié le soin à d'autres. C'est ce qui m'a amené à parler d'elle et de la manière dont elle intervenait dans la destinée de ses enfants.

Filles du loir : À la lecture du titre, *Les Huit Enfants Schumann*, l'horizon d'attente est musical, sonore mais c'est en réalité un roman sur le silence. Des textes très brefs, habités par le blanc. Une suite de micro-récits de vie ou de non vie. Les blancs fonctionnent comme un point d'orgue, et c'est d'une tristesse profonde puisque chaque fin de chapitre est une mort, un silence. Le destin d'Émile est bouleversant : deux pages suivies de deux pages de silence. Pourquoi cette forme minimale, ce texte qui condense le sens à ce point et qui propose autant de silences sur une famille de musiciens ?

Nicolas Cavallès : Ce qui m'intéresse, c'est résumer une vie en quelques pages pour faire ressortir la destinée du personnage, avec une certaine cruauté peut-être, mais qui me semble intéressante sur un plan moral. Dans le cas de ces huit vies malheureuses, que j'ai ordonnées selon une chronologie funèbre, la densité était une nécessité par rapport à l'objet de l'écriture. Faire sortir par la structure et le déroulé chronologique, la perte initiale, la perte du père et comment cette perte a été en fait une première mort pour ces enfants dont toute la suite de la vie a été une manière d'atteindre la seconde, la dernière. La densité de l'écriture est une nécessité à la fois morale et esthétique. Je suis à l'antipode des énormes biographies où l'on peut suivre presque jour après jour la vie des personnages. Il y a un aspect « parabole » qui émane naturellement, une fois qu'on a réduit une destinée à quelques événements, à quelques situations, à quelques souffrances ou quelques séparations. Je voulais laisser à ces événements ou à ces non-événements le soin de transmettre le sens ou l'absence de sens de ces vies.

Filles du loir : Parmi les thèmes récurrents du romantisme, il y a l'infini et le néant. Ces deux motifs sont particulièrement palpables dans le dernier chapitre, qui fait une boucle avec la dernière phrase de la première page : « *dans notre esprit huit égale l'infini, le néant sera pour une autre fois.* » La thématique romantique apparaît chez les enfants, comme par un effet de contamination ou de déterminisme. Ce sentiment du néant, est particulièrement saisissant dans votre passage sur la photographie. Pourquoi avoir choisi de décrire cette photographie et quel est son sens ?

Nicolas Cavallès : C'est à la toute fin du livre. Je décris une photo qui existe, c'est la seule photo que Schumann a vu de son fils Félix qui est un poupon et qu'il n'a jamais connu. C'est un document très émouvant quand on sait que c'est la seule photo que Robert Schumann a pu avoir de ses enfants alors qu'il était à l'asile. Elle lui a été envoyée pour Noël, le premier Noël qu'il a passé seul là-bas. Vous parliez d'absence ou de silence, la photographie c'est vraiment la fausse présence, qui attise l'absence. C'est quelque chose de très douloureux. J'ai voulu me mettre à leur place à ces enfants-là, qu'on a réunis un jour et auxquels on a dit : on va tous vous prendre en photo pour votre père, alors que la plupart ne comprenaient pas de quoi il s'agissait et pourquoi leur père ne venait pas tout simplement les voir. Ce que je trouve émouvant chez Robert Schumann et qu'on n'a pas toujours chez les romantiques, c'est sa sensibilité pour les enfants. Il a beaucoup composé pour les enfants, des morceaux qu'ils puissent jouer, et il a été le premier à le faire. Ça rend encore plus terrible son histoire, car il était conscient de l'image de père très bizarre qu'il devait donner à ses enfants, lui qui par ailleurs les adorait et passait beaucoup de temps avec eux dans les périodes où il était en bonne santé. Il y a l'héritage du romantisme, dans ces figures solitaires, toujours tournées vers l'art, avec une dimension sacrificielle chez Schumann qui a fait don de soi à la musique. Il a beaucoup souffert à mon avis des défauts de ce qu'il transmettait à ses enfants, au-delà de l'amour de la musique.

Filles du loir : Cette photo de fratrie paraît étonnamment vivante et gaie par rapport à certaines photographies des fratries des milieux bourgeois de cette époque, avec les histoires d'enfants mis en nourrice, dispersés.

Nicolas Cavallès : J'ai pu écrire ce livre parce que c'était les enfants « de », et qu'on a donc des documents et des traces. Clara Schumann a beaucoup travaillé en tant que concertiste parce qu'elle avait besoin d'argent pour nourrir ses enfants et que Robert Schumann n'était plus là. Même de son vivant il n'a pas gagné grand-chose. Quand elle s'est retrouvée seule, elle a dû renoncer à la composition parce que les concerts rapportaient plus. C'est aussi ce qui explique qu'elle ait amené ses enfants à chercher du travail, à être indépendants assez vite, autant les garçons que les filles. Ça peut paraître un peu dur, mais ça répondait à une nécessité pratique. C'est un personnage intéressant dans son rapport à l'enfance et dans la manière dont elle peut refléter une époque. De nos jours, on a l'image de la famille idéale comme d'un cocon, mais c'est une idée qui est venue très tard. Clara Schumann était d'une sensibilité antérieure, selon laquelle les enfants, nombreux, devaient vivre leur destin.

Filles du loir : Dans le chapitre « Descendance », vous soulevez la question du droit à l'oubli : « *Mais dans combien d'années les descendants pourront-ils jouir de l'apaisement définitif de l'oubli ? À quelle échéance Robert Schumann gagnera-t-il le néant ?* » Si les corps disparaissent, les histoires se transmettent de génération en génération, le mythe familial demeure. Votre livre ne participe-t-il pas à l'édification et à la reproduction à l'infini du mythe Schumann ?

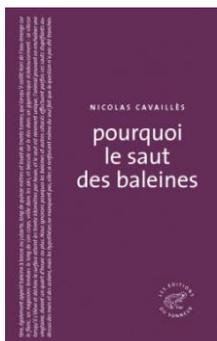
Nicolas Cavallès : C'est une des raisons pour laquelle j'ai écrit ce chapitre, qui est une digression par rapport au fil des récits. Les histoires familiales se transmettent de génération en génération, mais, concrètement, elles se déforment. C'est une manière d'autocritique qui me tenait à cœur : ce livre-là relève d'un voyeurisme de ma part, je suis allé lire des lettres intimes, je parle de ces gens que je n'ai pas connus. Il y a un côté injustifiable, et je voulais que ce soit présent, cette sorte d'autodestruction

du livre, dans un souci moral à la fois pour l'auteur et pour le lecteur, qui peut ainsi s'approprier les récits et en faire autre chose.

Filles du loir : Dans les scènes de l'enfance on sent l'empathie de Schumann pour ce que c'est qu'être enfant, le jeu, la solitude aussi. On sent aussi votre propre empathie. La définition que vous faites de l'enfance, « *ce fragile état de non appartenance à soi* » interroge beaucoup. La fin de votre livre, quand vous parlez de « *cette créature au mille visages et aux mille souffrances, muette et polymorphe, malléable et non moins fugitive que l'on appelle enfant.* » est bouleversante, d'autant que vous faites le lien entre l'état d'enfant, celui d'artiste et de fou. Ce sont trois figures extrêmement vulnérables qui se tendent la main mais sans arriver à se rejoindre. On a l'impression que vous avez cherché à savoir ce que c'est qu'être fou, ce que c'est qu'être enfant et que ces figures parviennent à se lier les unes aux autres grâce à votre écriture.

Nicolas Cavallès : Les fous, les enfants et les artistes, dans leur quintessence, sont des êtres de grande solitude avec ces deux facettes de la solitude : une grande force, une grande liberté mais en même temps une grande vulnérabilité. Ils ont cette faculté de modifier le réel, de créer au sens fort c'est à dire de basculer dans une autre réalité faite par soi, qu'on invente en la vivant, qu'on vit en l'inventant. C'est le propre des enfants quand on les voit jouer, c'est fascinant et c'est dramatique quand c'est des fous. Au-delà de ça, cette empathie entre les fous et les enfants, c'est quelque chose de bouleversant. Tout cela est cristallisé et très présent dans cette histoire des huit enfants des Schumann, effectivement. C'était l'enjeu de mon écriture d'arriver à exprimer ces choses-là, d'essayer de les revivre un peu. La souffrance des enfants, on ne peut la penser qu'une fois qu'on est devenu adulte, au moment même où on ne peut plus la comprendre. Il y a un côté vertigineux, dans les saynètes que l'on a tous vécues : la peur du noir, pour un enfant c'est total et c'est terrible. On touche au néant, ce n'est pas de simples petits problèmes de croissance.

Pourquoi le saut des baleines, Les Éditions du Sonneur, 2015



Ce court ouvrage, qui tient autant de l'essai cétologique que de la fantaisie littéraire, s'attaque à l'un des mystères les plus coriaces et les plus fascinants du règne animal : les bonds prodigieux qu'effectuent parfois les grands cétacés hors de l'eau. Beaucoup d'hypothèses ont été formulées à ce sujet par les biologistes du comportement, aucune n'a convaincu. L'auteur explore une piste personnelle et théorise sur ce que les baleines se tordant au-dessus de l'océan doivent à l'ennui et à l'absurde ; il invite à considérer leur saut comme une victoire sur l'insupportable et comme une manifestation exemplaire de la plus haute des libertés.

Les Éditions du Sonneur

Extrait de l'ouvrage

« Que la nature les ait dotés de fanons ou de dents, qu'ils mesurent trois ou quinze mètres, qu'ils pèsent cent kilos comme certains dauphins ou cent tonnes comme la baleine du Groenland et le rorqual bleu, la grande majorité des cétacés saute, de temps en temps ou souvent, hors de l'eau : ils

projetent leur corps dans les airs, d'où ils retombent dans leur milieu habituel. Si l'on croit aisément comprendre les petits dauphins bondissant gaiement, le phénomène est autrement mystérieux chez les titans les plus puissants, par exemple chez le mégaptère, également appelé baleine à bosse ou jubarte, long de quinze mètres et lourd de trente tonnes, qui lorsqu'il saillit hors de l'eau émerge sur le flanc, ses nageoires tendues le long de son corps, vrille dans les airs, et bascule sur le dos dans un gigantesque éclaboussement : sa vitesse lorsqu'il s'élève et déchire la surface atteint les trente kilomètres par heure, et le saut est rarement unique, l'animal pouvant en enchaîner une vingtaine, durant un quart d'heure ou plus »

Extraits de presse

Article publié dans *Le Canard enchaîné*, juillet 2015, Jean-Luc Porquet

Cétacé, je saute !

Voyez les étranges jubartes, qui pèsent bien leurs 30 tonnes : pourquoi sautent-elles hors de l'eau ? Pourquoi, à l'instar des autres cétacés, baleines franches, noires ou grises, rorquals de Minke, du Nord ou de Bryde, ces « huit mille bêtes grandioses et visqueuses, pleines de graisse et d'eau salée, qui hantent le Pacifique Nord » propulsent-elles sans prévenir leur énorme masse pour splash ! retomber dans leur élément naturel ? Pour gagner en vitesse lors de leur course, ainsi que dauphins et marsouins ? Non : elles sautent sur place.

L'auteur, qui revendique hautement sa qualité de non-cétologue (enfin un expert en rien !), relève que les cétologues, censés s'y connaître, ne trouvent aucune réponse qui tienne la mer. Faire parade nuptiale, fuir les prédateurs, se débarrasser de leurs parasites, s'amuser, ponctuer un message : « Aucune de ces explications ne convainc. »

Alors ? Alors il avance son explication personnelle, et, ici, il faut se souvenir qu'il est l'éditeur de Cioran dans la Pléiade, Cioran, l'auteur toniquement nihiliste d'ouvrages aux titres explicites comme *De l'inconvénient d'être né*. Si les baleines sautent, avance Nicolas Cavaillès, c'est au fond parce qu'elles s'emmerdent énormément.

Imaginez une vie entière à patrouiller dans les mers : « Océans de lassitude, toujours les mêmes vagues, les lames de fond, les abysses, flots de bleu et de noir sans fin, où il ne se passe, dans le fond, rien. » D'où son diagnostic sur la baleine : « Son ennui doit être à hurler. » Et d'affiner son hypothèse : la baleine saute pour s'étourdir, pour s'abandonner à la chute, parce que c'est absurde, pour être éblouie par le soleil, pour se libérer de la poussée d'Archimède (ici, l'auteur, qui a dû souffrir en cours de physique, en fait un peu trop en inventant quelques formules matheuses parodiques), par nostalgie de ses origines terrestres, pour se prendre un plat dont la « violente détonation volcanique » lui fera voir trente-six chandelles, bref, il se réjouit de trouver moult raisons à ces bonds abscons tout en sachant qu'en fin de compte jamais l'homme n'aura le fin mot de l'histoire, et c'est tant mieux, car nous pouvons dès lors les goûter comme il se doit : les yeux écarquillés.

Admirez le spectacle : la jubarte « s'élève sur le flanc, ses nageoires pectorales tendues le long de son corps, elle émerge totalement hors de l'eau, se cabre, pivote dans les airs pour retomber en arrière, dans le plus bruyant et le plus explosif jaillissement d'écume ». N'est-il pas merveilleux, ce « saut carapé-flanché intégral vrillé » ?

Ce petit livre aérien et joyeusement désespéré offre cette grande vertu : nous arracher un moment à l'esprit de sérieux. Attention en retombant !

Article publié dans *Le Matricule des Anges*, 2015, Guillaume Contré

Pourquoi le saut des baleines. Le titre est indéniablement programmatique et l'absence de point d'interrogation final joue d'une certaine ambiguïté : s'agit-il de se demander « pourquoi » les cétacés sautent, ou de nous révéler enfin « pourquoi » ces énormes bestioles se livrent à si surprenante pratique ? En vérité, nous dit l'auteur, « *ce maudit pourquoi se nourrit de tout et ne recrache rien* » ; il ne cesse de nous glisser entre les mains, ce qui pourrait bien être une bonne raison pour s'y pencher d'un peu plus près.

Partant de telles prémices, il s'agira dès lors dans ce court récit de tendre délibérément vers une approche poétique des choses. Plutôt que d'égrener des faits et de les confronter jusqu'à parvenir à de contondantes conclusions, Nicolas Cavaillès préfère se livrer à une méditation rêveuse autour de ce mystère, ces baleines qui depuis des millénaires jaillissent sans raison apparente de l'eau (il ne s'agit pas pour elles d'avancer plus vite, ni d'attraper quoi que ce soit au vol, encore moins de faire le beau) et fendent l'air de leur masse imposante avant d'« *éclabousse(r) l'univers* ». Tel « *un animal surexcité pactisant secrètement avec la déraison* », elles sont emportées par un « *trop plein d'énergie et d'oisiveté* ». Le saut des baleines intrigue en ce qu'il semble parfaitement gratuit, pur ornement ne répondant à aucune nécessité dans une nature qui semble pourtant implacablement gouvernée par cette même nécessité.

Pour l'auteur, c'est l'occasion d'envisager toutes sortes de théories, absurdes ou plausibles : le saut comme crise d'épilepsie ; comme technique pour se débarrasser de parasites qui « *se fixent ou se promènent sur la peau* » ; comme moyen de ne pas se retrouver prisonnier des glaces ; pour combattre la tiédeur d'une mer conçue comme une gigantesque piscine où « *l'ennui doit être à hurler* », il s'agira alors de « *détruire dans sa chute des eaux trop apathiques* » ; etc. Pour les baleines, dont les différentes espèces ont chacune leur façon bien à elle de parcourir les airs, discrète ou spectaculaire, le saut constituerait en « *une poignée d'instant de leurre tels qu'elles puissent se sentir comme des êtres singuliers imposant leur réalité au monde extérieur, et non comme des êtres sans substance jouant leur maigre rôle dans un vaste mécanisme dépourvu d'intérêt* ». La question serait donc « *d'introduire du jeu dans le tissu des nécessités* ». Tout cela, pourtant, ne cesse de nous rappeler Cavaillès, n'est que tissu de conjectures, car rien ne nous dit que l'animal fasse « *jamais quoi que ce soit qui ait une fonction profonde* ». Il y a de ce point de vue un esprit ludique qui traverse tout le livre, qui ne se prend jamais trop au sérieux, ne cessant au fond de nous rappeler ce que l'exercice peut avoir de vain, que les certitudes sur cette question comme sur tant d'autres peuvent retourner au vestiaire de leur inanité. Le chapitre où, partant du théorème d'Archimède, l'auteur en imagine une version parodique qu'il qualifie « *d'exaspérée* » pour tenter de décrire quelle sorte de poussée est aux manettes quand l'animal bondit hors de l'eau, en est la meilleure des illustrations. Dans sa volonté de vouloir toujours tout quantifier, l'homme ne se perdrait-il pas un peu en chemin ? Les mystères sont-ils tous faits pour être résolus ?

Convoquant dans cette promenade en cétologie des personnalités aussi diverses que le capitaine Nemo et son collègue Achab, qu'Aristote, Glenn Gould ou Dostoïevski, Nicolas Cavaillès s'amuse de ses vieilles questions, de l'éternel pourquoi qui toujours nous taraude, « *huit lettres que rien ne rassasie* », notre acharnement à tisser à partir d'indices parfois douteux une trame qui nous échappe et que nous voudrions croire palpable. Si l'exercice est au fond assez classique – à l'instar du style élégant de l'auteur –, le résultat n'en est pas moins délectable.

Entretien publié sur *Un dernier livre avant la fin du monde*, mai 2015, Lucie Eple

– L’origine du livre est-elle une fascination pour ces mammifères et le mystère de leurs échappées ou avez-vous trouvé a posteriori l’objet adéquat pour déplier votre pensée et vos exercices littéraires ?

Nicolas Cavallès : Le déclic, ce fut à la bibliothèque municipale de Nogent-le-Rotrou, une phrase trouvée par hasard dans un vieux livre feuilleté par hasard (un récit de voyage de Paccalet/Cousteau), en-dessous d’une photo de mégaptère en plein vol : « on ne sait toujours pas pourquoi les baleines sautent hors de l’eau ». Je ne m’étais jamais posé la question jusque-là, et n’ai pas arrêté de me la poser ensuite, jour et nuit pendant plusieurs mois, avec une intensité croissante qui m’a d’abord fait accroître la pression de mon index et de mon pouce sur mon stylo et le décapuchonner, et par la suite noircir un nombre bizarre de pages, jusqu’à la vision finale au Kamtchatka, qui clôt aujourd’hui le livre. Je ne m’explique toujours pas ce qui m’est arrivé – mais je sais depuis la parution du livre que je ne suis pas un cas unique, loin de là, de fascination irrationnelle pour les baleines.

– Quelle est la part de jeu dans Pourquoi le saut des baleines ?

N.C : Nulle part il ne s’agit d’un jeu, si l’on entend par là un divertissement gratuit doté de règles et n’ayant pas de finalité hors de soi : il fallait trouver une réponse à la question, quelle qu’elle fût, il fallait tout essayer. Un théorème scientifique eût été Byzance, mais ma muse ne s’est peut-être pas avérée très solide en mécanique des fluides ; on saura dans quelques décennies seulement si la communauté scientifique internationale retient ou non sa proposition, mais l’impact risque fort d’être nul.

– Comment avez-vous conçu la partition du livre ? De l’inventaire à la classification, à la création de catégories : il semblerait que vous refassiez le chemin d’élaboration d’une pensée depuis l’abîme originel : est-ce juste ?

N.C : Oui, je suis parti de zéro, ne sachant rien du sujet à traiter et n’ayant jamais rien commis de semblable. Ensuite, la structure du livre est effectivement née au fil de la plume (à l’exception de la dédicace, écrite en dernier).

– La pensée des fonds marins vous procure-t-elle comme à moi un délicieux sentiment d’angoisse ?

N.C : En essayant de me glisser sous l’épaisse couche de graisse de la baleine et d’arpenter avec elle les abîmes océaniques, oui, j’ai ressenti une certaine angoisse – mais elle n’était pas « délicieuse ». Elle donne plutôt envie de contempler la mer que de s’y engloutir.

– Quelle fut l’étendue de vos recherches sur les baleines ?

N.C : Ce fut un travail solitaire, livresque et imaginaire ; je n’ai hélas jamais vu de baleine (pas même en rêve...), ni de cétologue (espèce plus rare encore, mais qui bondit peut-être elle aussi, parfois, hors de son élément). Pour ce qui est des livres, le texte s’est nourri de tout ce qui m’est tombé entre les mains durant la période d’écriture.

– Il semble que vous ayez choisi de ne pas mobiliser outre mesure les références littéraires et artistiques autour de la baleine : je reviens ici encore à la métaphore de l’éveil de la pensée, de l’exercice contemplatif qui serait nécessairement débarrassé des grilles sensibles préexistantes pour accéder à sa plénitude, au saut nu, et la pensée de son mystère.

N.C : Oui, comme je le disais tout à l'heure, au début de cette entreprise il n'y avait rien. Si j'ai privilégié les sources scientifiques, particulièrement riches en la matière, c'était sans doute aussi, inconsciemment, pour avoir ensuite l'ingratitude de les dénigrer ; mais dans le fond, on peut appréhender de la même manière un traité de biologie comportementale et un recueil de poèmes : s'il existe une vérité, si l'on peut dire *pourquoi le saut des baleines*, tous les chemins – même apparemment erronés ou dépourvus de rapport – peuvent y mener, indépendamment de leur forme. Un exemple parmi d'autres : un ouvrage de vulgarisation cétologique des années 1950, très mauvais, sur lequel je suis tombé par hasard et qui n'a dans le fond aucun intérêt, mais qui m'a tout de même inspiré à rebours quelques paragraphes ; je les dois donc à sa grossièreté, à sa médiocrité si pénible, si consternante. On écrit souvent par réaction, par contestation. Enfin, autre cas extrême, celui de *Moby Dick*, qu'il a fallu ne pas trop solliciter : *Moby Dick* contient déjà tout, et m'eût par conséquent découragé.

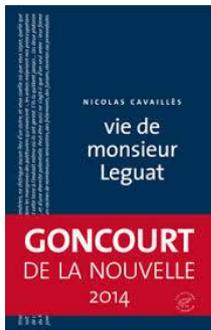
– Que vous a apporté le champ lexical scientifique ?

N.C : Un peu, peut-être, ce qu'il a pu apporter à Jules Verne dans sa propre exploration des fonds sous-marins, dans la claustration du *Nautilus* : un exotisme étrange et poétique. Un petit divertissement pour helléniste, aussi, et puis la brutalité d'un langage parfois austère et mystérieux, pour le néophyte, voire absurde, aussi dépourvu de sens et, partant, aussi intrigant qu'une langue étrangère particulièrement lointaine, comme le finnois, le shona ou le nahuatl (en nahuatl, d'ailleurs, il paraît que *baleine* se dit *hueyimichin*), ou encore, pour revenir à *Vingt mille lieues sous les mers*, comme la langue imaginaire que parlent les habitants du *Nautilus*. En dernier lieu, ces bizarreries rendent plus sensible l'inconsistance de tout langage, donc de toute construction dans le langage, *a fortiori* de toute théorie et de toute loi : des sons injustifiables, parfois cocasses et triviaux, censés représenter des choses très précises, parfois complexes et ambitieuses.

– La vanité de nos questions existentielles ne les rend pas moins fondamentales, c'est ce que j'ai conclu de la lecture de Pourquoi le saut des baleines. Si le saut de la baleine lui permet de se situer, en somme d'exister, l'acte créatif, artistique, intellectuel..., comme moment inutile, donc "absurde", cette absence à nous-mêmes, ce pas de côté serait donc ce qui nous rendrait humain et serait par là le droit le plus fondamental ?

N.C : Il ne s'agit pas à travers le saut des baleines de forger une nouvelle métaphore de l'écriture ou de la création artistique, même si certains écrivains ou artistes sont assurément de grands sauteurs (le Niçois Yves Klein, par exemple, qui par son « saut dans le vide » s'est magnifiquement opposé à l'art « statufié »). Mais pour en rester aux baleines, oui, les vieilles questions existentielles restent fondamentales, et oui, c'est bien un droit (malheur à tous ceux qui empêchent les baleines de bondir), mais aussi, avant tout, semble-t-il, un devoir, une obligation, une nécessité impérieuse, à la fois physiologique, esthétique et morale, pour elles, que de se confronter à leur vertigineuse réalité.

Vie de monsieur Leguat, Les Éditions du Sonneur, 2013



France, dix-septième siècle. La révocation de l'Édit de Nantes pousse certains à l'exil, tel François Leguat (1638-1735), huguenot forcé de quitter ses terres à l'âge de cinquante ans. Le destin de cet homme croise dès lors des contrées opposées et éloignées : Hollande, Mascareignes, île Maurice, Indes néerlandaises, Angleterre... Tour à tour gentilhomme des plaines de Bresse, aventurier de l'océan Indien et patriarche des bas-fonds de Londres, Leguat passera de l'Éden originel à la cité de l'Apocalypse. Nicolas Cavaillès s'empare littérairement de la vie de ce personnage hors-norme, y entremêlant quête spirituelle, découverte d'un monde inexploré et violence de l'être humain.

Les Éditions du Sonneur

Extrait de l'ouvrage

« La sagesse de l'arbre – naître et mourir au même endroit – est étrangère à l'humain. Peut-être celle ou celui qui planta – s'ils le furent – les deux platanes du Mollard le fit-il pour leur donner procuration, craignant pour soi-même un exil que mille raisons pouvaient occasionner : un mariage, la tentation du voyage, ou quelque révocation. On ne choisit guère plus l'endroit où l'on meurt que celui où l'on naît. Certains destins s'amuse de clins d'œil et autres déjà-vu plus ou moins mélancoliques, mais la mort n'entre pas dans ce type de divertissement, elle nie les symboles, se moque des calendriers, ne distingue aucun lieu d'un autre, et vous cueille où que vous soyez, quelle que soit l'heure. »

Extraits de presse

Article publié dans *Le Monde*, mai 2014, Christian Oster

Voilà, porté à notre connaissance par les soins de l'auteur, un personnage qui non seulement a existé, mais qui de surcroît a vécu une vie tout à fait extraordinaire. Ce qu'il vient faire ici, on ne se le demandera toutefois pas longtemps, car monsieur Leguat, dont Nicolas Cavaillès restitue la vie (sobrement, comme le veut le genre des « vies »), d'après son récit de voyage et quelques autres sources, est occupé, en toutes circonstances, heureuse ou malheureuse, à se préparer à la mort, activité pleine de sagesse (selon lui) et de pondération (quel que soit le point de vue). Protestant exilé de Bresse en raison de la révocation de l'Édit de Nantes (1685), il en vient, à l'âge de cinquante ans, « délivré du souci d'avoir une vie », à errer sur l'océan (« les deux effroyables rectangles bleus de la mer et du ciel ») en endurant épreuves et privations, puis à échouer avec quelques camarades d'exil sur une île déserte, un éden où il « voit dans sa nouvelle vie une excellente manière de la finir ». Il connaît là une période en effet heureuse, à laquelle il accepte, pour agréer ses camarades (à qui les femmes manquent), de mettre fin pour se retrouver, toujours par solidarité avec eux, à la suite d'une absurde accusation, assigné à résidence, malade et affamé, sur un étroit rocher exposé aux vents, mais qu'il quittera encore à peu près vivant pour écrire, plus tard, ses aventures, qu'il se laissera confisquer par un auteur à succès, lequel les déformera, sans réaction de sa part. Monsieur Leguat vieillira encore, dans un quartier déshérité de Londres, où il mourra, marié, à l'âge de quatre-vingt-seize ans. Il résulte de ce récit volontairement ramassé en peu de pages, d'une écriture économe et dense, la mise en perspective, à travers les aléas d'une vie objectivement extraordinaire,

d'une trajectoire où, de l'exil à la mort, c'est tout l'ordinaire de notre condition qui vient s'imprimer, comme une trace. Nicolas Cavaillès nous parle de ce qui reste, une sorte d'« après tout » moins pessimiste qu'un « à quoi bon », sans doute, mais résolument lucide, d'une lucidité qui renvoie l'agitation humaine, y compris lorsqu'elle hérite, sous la pression des circonstances, des vertus du courage et du dépassement, aux modestes proportions de sa destination finale.

Article publié dans *Le Journal du Dimanche*, mars 2014, Bernard Pivot

Sans la révocation de l'Édit de Nantes, le gentilhomme François Leguat aurait continué de vivre confortablement dans sa seigneurie du pays de Bresse. Peut-être aurait-il fini par se marier et avoir des enfants. Mais il est protestant, et comme il n'a nulle envie de se convertir ou de mourir, il quitte la France en août 1689 pour la Hollande. Il a 50 ans. Il a tout perdu. Dès lors, son existence prend un tour tellement aventureux et mémorable qu'on peut se demander si l'intolérance de Louis XIV n'a pas été pour lui une chance. Car il aura plus mérité de sauver son âme par ses souffrances, son courage et sa persévérance que par de douillettes dévotions de huguenot bressan.

À Amsterdam, Leguat embarque sur un trois-mâts appelé L'Hirondelle. Avec lui, des "rêveurs" et des "apprentis apatrides". Ils sont douze Français au total qui partent pour fonder une communauté sur l'île Bourbon (La Réunion). Le commandant de la frégate est un irascible despote. Nommé chef à bord en raison de son âge, Leguat éprouve bien des difficultés à empêcher la guerre civile sur une frêle embarcation secouée par les tempêtes sur mer et dans les esprits.

Plus de neuf mois après leur départ, alors que le scorbut a déjà fait une victime, ils débarquent sur la petite île déserte Rodrigues, la plus orientale des Mascareignes de l'océan Indien. Ce n'est pas l'île espérée, mais elle se révèle habitable. Chaleur agréable, fruits, poissons, gibier. Dommage qu'il y ait tant de moustiques, de rats et de "crabes indestructibles". Mais, enfin, on n'est pas si mal, d'autant que le commandant et deux hommes sont repartis sur L'Hirondelle pour leur dépêcher du secours. Ils ne sont plus que huit. "Leguat sait apprécier cette vie simple et calme, inespérée, en laquelle il voit une expression pure de la Providence divine."

Deux années passent. Il est évident que le détesté commandant a péri en mer ou les a volontairement oubliés. Les plus jeunes ont pour les femmes des envies que Leguat n'a pas ou n'a plus. On s'ennuie. L'île Maurice est à 500 kilomètres. Ils construisent une barque qui, dès le départ, se fracasse sur les rochers. On la répare. L'un des îliens succombe à une fièvre atroce. Ils ne sont plus que sept. Le huguenot bressan dit que repartir est suicidaire. Dieu condamne le suicide et c'est se montrer ingrat à son égard que de fuir le paradis où il a bien voulu les guider. Si, par miracle, ils arrivent à Maurice, qu'y trouveront-ils?

L'enfer ! "Canaille hollando-genevoise", le commandant de l'île les met en prison, puis les déporte sur un rocher exposé aux ouragans. Ils vont y passer un millier de jours. "Ce sont de longs et nombreux mois de désespoir et de diarrhée sanglante, face à la mer indifférente..." Vu son âge et sa sagesse, Leguat aurait pu échapper au sort commun. Mais il est solidaire de ses compagnons jusque dans leurs imprudences et leur révolte. La France et la Hollande se font la guerre, et peut-être se sent-il alors Français avant tout? Après d'autres tribulations, ils ne seront plus que trois à gagner le port hollandais de Flessingue. Ils étaient partis il y a huit ans moins douze jours. Leguat choisira de finir sa vie dans les bas-fonds de Londres. Il mourra à 96 ans en laissant un récit de ses tribulations, *Voyage et Aventures de François Leguat et de ses compagnons en deux îles désertes des Indes orientales*.

C'est ce livre qui a inspiré à Nicolas Cavaillès un court roman ou plutôt une longue nouvelle, *Vie de monsieur Leguat*. L'auteur et son héros sont nés tous deux à Saint-Jean-sur-Veyle, dans l'Ain. Usant

de l'écriture classique d'autrefois, mais lui donnant une respiration moderne, Nicolas Cavallès a réussi à confectionner une sorte de galet dur et brillant, poli par le ressac des mers, la violence des hommes et l'étreinte de la religion. Comme Cioran, dont il a édité les œuvres dans la Pléiade, Nicolas Cavallès n'emploie que des mots justes, forts et utiles. Il aurait pu faire dire à Leguat cette réflexion tirée de *De l'inconvénient d'être né* : "Dieu seul a le privilège de nous abandonner. Les hommes ne peuvent que nous lâcher."

Article publié dans *La Matricule des Anges*, 2013, Martine Laval

Monsieur Leguat n'est pas uniquement un personnage de roman, il a bel et bien existé, né en 1638, mort en 1735. Il fut l'un de ces huguenots chassés de leurs terres et contraints à l'exil. Nicolas Cavallès prête une énième vie à cet homme qui en connut plusieurs : homme de la terre en Bresse, marin sur les océans, roi d'une cour des miracles à Londres, écrivain conspué. Monsieur Leguat, voyageur et aventurier malgré lui, ne voulait rien tant que se consacrer à Dieu. Il chercha presque en vain toute sa très longue et violente existence, un lieu de paix, de prière, cette fameuse « île déserte » où se retirer du monde et de sa folie, un rêve, un mythe. *Vie de monsieur Leguat* est une mignardise à la langue sculptée. Ce court et premier roman est d'une richesse fort goûtée. Il peut se lire comme un livre d'aventure, un tour de la planète incroyable à la Robison Crusoe. Il peut aussi se laisser prendre comme une recherche métaphysique de la destinée, de cette folle quête de l'ailleurs : « *Leguat passe lui-même pour une ombre, il patiente encore sans plus savoir pourquoi, et doit constater la fin de l'exotisme, la mort de l'ailleurs : il a tant voyagé qu'il a épuisé le voyage, et une aventure lestée d'anciennes déceptions, d'anciens tourments, une aventure que ne grise plus aucun horizon mystérieux n'en est plus une. Plus rien ne peut advenir.* » Plus rien ne peut advenir... sauf, peut-être ce livre-ci, belle offrande à la littérature, à ses mensonges, à ses vérités...

Nicolas Cavallès présente *Vie de monsieur Leguat*, septembre 2013, Librairie Mollat



[Voir la vidéo](#) (Durée : 3 min. 29).

Contacts :

Agence Livre & Lecture Bourgogne-Franche-Comté

5 avenue Élisée Cusenier

Tél. 03 81 82 04 40

Fax : 03 81 83 24 82

- Brigitte Chartreux, directrice Vie littéraire et Développement de la lecture publique
b.chartreux@crl-franche-comte.fr

- Géraldine Faivre, chef de projet Vie littéraire – Les Petites fugues
g.faivre@crl-franche-comte.fr

Site internet : <http://www.livre-bourgognefranche.comte.fr>

Site internet du festival : <http://www.lespetitesfugues.fr>



Agence Livre
& Lecture
Bourgogne-
Franche-Comté